



HAL
open science

“ Le naufrage du Titanic : ou comment l’analepse avive mes/les morts chez les Kasua de Papouasie-Nouvelle-Guinée ”

Florence Brunois-Pasina

► **To cite this version:**

Florence Brunois-Pasina. “ Le naufrage du Titanic : ou comment l’analepse avive mes/les morts chez les Kasua de Papouasie-Nouvelle-Guinée ”. Bernard Charlier. Les anthropologues et leurs morts, A paraître. hal-03917234

HAL Id: hal-03917234

<https://hal.science/hal-03917234v1>

Submitted on 1 Jan 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

« Le naufrage du Titanic : ou comment l'analepse avive mes/les morts chez les Kasua de Papouasie-Nouvelle-Guinée », In Les Anthropologues et leurs morts, Ed B. Charlier. Louvain.

Florence Brunois-Pasina

Laboratoire d'Anthropologie Sociale -Institut des civilisations - Collège de France

La pièce était minuscule : cinq mètres carrés tout au plus. Y gisaient un canapé, qui la nuit faisait office de lit, et une petite table basse sur laquelle était posé mon ordinateur portable rattaché à un disque dur, sésame de nos soirées : sa mémoire comptait un millier de films divers et variés. John, Amos, Ela: et moi-même avions quitté le village Musula (Papouasie Nouvelle-Guinée) de leur tribu kasua pour nous rendre à Mont Hagen situé à deux heures de vol en avionnette missionnaire. Notre venue avait un but bien spécifique : ouvrir avant mon départ pour la France un compte commun au nom de la communauté kasua et une licence commerciale qui lui serait propre. Mais nous avons beau être dans la riche capitale de la Province des Hautes Terres occidentales¹, l'administration papoue n'était ici ni rapide ni efficace, en revanche elle s'était bien endurcie : pour ouvrir un compte, même personnel, il fallait désormais détenir une pièce d'identité ou un passeport, ce que bien sûr mes compagnons habitant la forêt ne disposaient pas ! Sous 40°C, dans une ville puante suite à la grève des éboueurs, nous allions d'un office à un autre, faire des photocopies, des photos d'identité, chercher des pièces manquantes au tribunal, retourner aux offices, à la photocopieuse, etc. À 17h, nous étions littéralement épuisés, empressés de quitter cet urbanisme nauséabond si éloigné de la sérénité forestière pourtant elle aussi densément habitée et sonorisée par les centaines d'existants forestiers ! À 17h, nous nous précipitions donc, avec cette joie signe de délivrance, dans un PMV, minibus pour regagner notre petite maison que j'avais louée à quelques kilomètres de la ville. Le temps que chacun prenne une douche, je préparais un repas français qui s'offrait à eux telle une récompense. Enfin, l'heure de la séance cinéma approchait, les Kasua s'impatientaient, tout excités par la nouveauté : ils m'attendaient déjà dans notre petit « home cinéma » de cinq mètres carrés. Après avoir écumé les films historiques et comiques, le choix du film se complexifiait quand je tombais sur le titre Titanic. Je leurs présentais quelques images en guise de bande annonce, et d'un commun accord, ils acquiesçaient avec sourire. La séance pouvait commencer, certains assis sur le canapé, d'autres à même le sol, tous à moins d'un mètre de l'ordinateur. Au vu de leur silence, ponctué par des exclamations de surprise ou d'effroi, le film semblait bien les passionner. Mais tandis que je me mis à pleurer lors de la séquence finale où le navire sombrait avec nos amoureux, les Kasua se contentaient de siffler suivi d'un « oh sorryo ». Cette réactivité m'était familière, cependant elle ne signifiait en aucun cas leur manque de romantisme, chacun de ces hommes avait bravé avec courage les règles claniques matrimoniales pour épouser leur bien aimée². Je pensais que le film s'arrêtait sur ces images et je sortis de la pièce me chercher un verre

¹ La quatrième ville de la Papouasie Nouvelle -Guinée

² Dans leur échec, d'autres se suicideront.

d'eau, quand, à mon retour, je retrouvais mes trois compagnons en pleurs et m'implorant : « oh Kebeaflo (vieille-flo), toi aussi tu vas partir, toi aussi tu vas mourir. Oh Kebeaflo... ». Ces propos si forts et émouvant, si soudain aussi, m'interpellèrent : « avais-je manqué quelque chose du film ? » pour susciter en eux de telles émotions ? Le générique continuait à se dérouler ; je décidais de rembobiner le film aux dix dernières minutes que j'avais manqué. Et effectivement, je constatais que j'avais bien raté l'épilogue du film, dans lequel l'héroïne, devenue une femme très âgée, se présentait en fait comme la narratrice des images que nous venions ensemble de regarder. Or, si les Kasua, il est clair, ne comprenaient pas le français, ils avaient bien compris par cet épilogue que le film était en soi un flash back, qu'il relevait d'une histoire passée, dans un temps résolu, inaccessible au reste des naufragés. Par ce flash back, John, Ela: et Amos m'avaient immédiatement identifié à cette femme à l'orée de la mort, à sa mort prochaine. Les nombreux souvenirs que nous avions partagés ensemble depuis 25 ans les submergeaient. Ils ne cessaient de pleurer, se remémorant de façon désordonnée et respective nos innombrables expériences qu'elles soient joyeuses, tristes, difficiles ou conflictuelles.

Cette anecdote émouvante, touchante exerça sur moi un effet inestimable en mettant en exergue la compréhension ethnologique du processus qui anime la fameuse cérémonie kasua dite Balo, laquelle est produite après un deuil³. Elle consiste pour deux performeurs à travers un chant venu d'outre tombe, de relater devant le clan endeuillé, la trajectoire de vie de l'un.e de leur récent.e défunt.e avec une extrême précision, avec un talent bouleversant de vivacité. Le flash back dans le film Titanic s'assimilait bien à l'analepse que recherche le succès de cette performance puisque le but à atteindre est précisément de faire pleurer les spectateurs, soit de les émouvoir en induisant une nostalgie incarnée que le récit chanté accentue en évoquant la distanciation tant temporelle que spatiale du mort ou de la morte, celui-ci/ celle-ci étant remémoré.e en empruntant le point de vue d'un oiseau isolé de ses proches car vivant désormais dans la cime des arbres, le monde invisible des esprits.

Aujourd'hui, c'est en tant que Kebeaflo, cette « vieille Flo » que je voudrais vous partager le récit de la mort, des morts non kasua et kasua que j'ai expérimentés auprès d'eux depuis 25 ans. Ce récit se présente naturellement comme une analepse en remontant le temps jusqu'en 1994, année de mon arrivée et en le défilant jusqu'à ma dernière venue en 2018. Chacune de ces expériences sera prétexte à dévoiler son impact tant existentiel qu'ethnographique pour lesquels je m'appliquerais à soigner les détails à l'image des performeurs du Balo.

³ La cérémonie du Balo ne constitue pas la cérémonie liée aux funérailles, sa performance est posthume et se joue lors diverses occasions où un clan est invité par un autre clan. La cérémonie des funérailles se tient le 17^{ème} jour suivant la mort nommée *si sabolo*, brûler les yeux. Deux agnats du mort vont traverser la grande demeure, l'un tenant un entre-nœud de bambou dans la main, l'autre une pierre avec laquelle il frappera le bambou durant toute la traversée pour jeter le tout à l'extérieur de la demeure, invitant le *hon (double cosmologique)* du mort à quitter la demeure des siens, et le forçant à ne plus pouvoir les reconnaître visuellement. Un porc appartenant au défunt ou à un de ses frères sera tué et distribué aux convives étrangers au clan. Quatorze jours plus tard, un autre porc sera tué mais cette fois-ci appartenant au fils du défunt et distribué là encore à des convives étrangers. La cérémonie célèbre la *tuye kala* ou «l'extrémité de la main», signifiant que la décomposition du corps est quasiment terminée et que bientôt tout lien corporel avec la communauté des vivants s'évanouira, comme l'ombre du mort, d'ailleurs. Cette cérémonie imposera aux veufs et aux veuves les tabous alimentaires et comportementaux qu'ils devront désormais observer: ne pas s'adonner à des rapports sexuels, ne plus chasser ou exploiter le palmier sagoutier, ne plus consommer de pandanus rouge, ni de gibier, ou encore s'oindre le corps quotidiennement des cendres blanches, et pour la veuve se recouvrir la tête d'une cape d'écorce (Brunois 2008)

La vie à l'épreuve de la mort

Les six premiers mois de ma présence parmi les Kasua au sein du nouveau petit village Musula, devenu depuis le début des années 90, le centre missionnaire de l'ensemble du territoire tribal, ont été immédiatement marqués par l'expérience de la vie à l'épreuve de la mort. Débarquée avec une panoplie de livres, d'habits, d'appareils photographiques et filmiques, je pris rapidement conscience d'un processus implacable contre lequel je me débattais désespérément quotidiennement : celui de la décomposition de la matière que l'environnement forestier entretenait sous une humidité de plus de 120%. La rapidité de la transformation de la matière que ce processus provoquait était impressionnant : il n'épargnait rien sur son passage⁴. Il était incessant, il était surtout vitalisant au sens où il ne se contentait pas de rendre morte la matière, il la transformait aussitôt en matière vivante avec son cortège d'alliés, les insectes, les larves, les vers, les champignons, etc. A priori invisible à l'œil nu (hormis les tâches de moisissures au premier stade), il se montrait en revanche au travers des odeurs et des sons multiples comme bourdonnant que produisaient les existants à l'œuvre dans la transmutation de la matière. À l'insu des choses qui m'étaient chères, je découvrais qu'ici la séparation de la vie et de la mort n'avait aucun sens : elles participaient d'un même cycle qui rythmait continuellement le monde forestier ; il l'a perpétué en enrichissant l'humus indispensable à sa régénération. Cette nouvelle expérience physique du monde exerça une incidence certaine sur mon inconscient et ma psyché : durant ces même six premiers mois, pas une nuit ne se passait sans que je ne rêve de la mort d'un de mes proches. Ces rêves se répétaient constamment avec des variantes presque infimes : ils me prédisposaient eux aussi au détachement. Ce qui advient. En effet, après ces six mois, tourmentée comme harcelée par la force titanesque du processus de décomposition-recomposition, je me surprénais à ne plus lutter contre la mort, à cesser de vouloir à tout prix perpétuer mes choses⁵, à accepter finalement le renoncement à la permanence que j'associais jusque-là à la/ma vie. Et c'est à l'issue de cette même période que les Kasua m'invitèrent à parcourir réellement leur forêt. Me signifiaient-ils que j'avais adossé leur condition humaine d'être forestier? Pour eux, certainement, car à la différence des six premiers mois au cours desquelles je trébuchais, tombais, me coupais systématiquement lors de mes petites incursions en forêt, là, mon corps était vif, agile, mes pas étaient rapides et assurés, une nouvelle mouvance dans l'espace, un nouveau corps intégré au système forestier qui me valut la reconnaissance de mes compères : « tu marches comme une Kasua maintenant » m'assuraient-ils.

La forêt était une matrice où la vie côtoyait la mort. Omniprésentes et omnipotentes, elles s'imbriquaient, s'entremêlaient se permutaient dans un mouvement réciproque d'une rapidité fantastique au point qu'il était impossible d'expérimenter tout simplement une rupture érigée par une frontière étanche et abrupte. Plus surprenant encore, cette communion entre les processus vitaux et mortels du milieu forestier ouvrait vers une perspective du monde soudainement plus élargie, plus étendue et

⁴ Des objets manufacturés mais aussi des fruits, des viandes, des arbres et des animaux. Avant leur conversion, il agissait aussi sur le corps des défunts humains que les Kasua suspendaient sur une plateforme funéraire nommée olo ibiya, la graisse fertile du bas, afin que son corps pourrisse et se décompose produisant de la graisse *ibi* qui s'infiltrait dans l'humus si vital à la régénération de la forêt. (Brunois 2008).

⁵ J'éprouvais ainsi le mode existentiel des Kasua dont l'une des spécificités est certainement celle de ne pas cumuler et accumuler de la nourriture. Le seul mode de conservation pratiqué est l'enfumage, il est à court terme. J'ai rencontré une seule exception de conservation qu'ils pratiquaient en tant de guerre ou vendetta, laquelle consistait à placer la fécule de sagou emballée dans des feuilles de bananier dans un trou recouvert de boue, aux abords d'un marais à sagoutiers.

globalisante, laquelle permettait de concevoir simplement, voire spontanément, qu'un espace invisible occupait le visible de façon toute aussi indissociée et indissociable que la mort et la vie se liaient dans cette forêt.

Les menaces de mort

L'année suivante de mon arrivée, une autre expérience à l'égard de la mort intervint. Elle était d'un tout autre registre et ce registre s'avérait absolument nouveau pour les Kasua. Celle-ci faisait suite à mon engagement. Avisée par la population qu'elle avait concédé ses terres du sud à des exploitants forestiers malaysiens - le groupe Rimbunam Hijau, le plus grand en Papouasie-, et celles du nord à une nouvelle société dont l'ambition, sous couvert d'une licence agricole d'exploitation de palmier à huile, était bien sûr l'exploitation du bois, je décidais en effet et immédiatement de m'engager dans la lutte contre cette déforestation⁶. Pour se faire, je fis appel à l'ONG Greenpeace laquelle travaillait alors avec le plus grand avocat spécialiste de l'exploitation forestière en Papouasie Nouvelle-Guinée et sa corruption et/ou malversation juridique associées. Si voir annuler le premier contrat réclamait une longue procédure considérant son adversaire qui détenait 80% des concessions en Nouvelle-Guinée, le second contrat, à notre grande surprise, fut rapidement annulé pour vice de forme. Or, il s'avérait que le premier ministre en place était parti prenant de la société déboutée. Cette victoire n'allait pas être sans conséquences. Lors d'un aller-retour pour me ravitailler à Mendi, capitale de la Province des Hautes Terres septentrionales, des hommes armés tentèrent de pénétrer par effraction dans ma chambre située dans une auberge de jeunesse, en vue de me tuer. Alerté le lendemain, le commissaire de la ville me confirmait la menace de mort qui pesait sur moi - ma tête avait été mise à prix à seulement 1500 kinas !-, et m'invitait à rejoindre au plus vite la forêt où, me précisait-il, « ces hommes avaient peur des cannibales ». Dès le lendemain, je regagnais le territoire kasua. Isolée dans la forêt, rien ne semblait pouvoir me toucher. Une illusion. Un nuit, des Kasua débarquèrent dans ma maison pour m'enjoindre de regagner au plus vite la grande demeure où toutes les femmes avaient été réunies. Le temps de cacher dans le sol mes carnets de terrain et autres objets chers qui avaient survécu, je courais vers le refuge, apercevant les Kasua armés de leurs arcs monter dans les arbres et se tenir aux aguets. Après de nombreuses heures d'attente tremblantes, des Kasua apparurent à l'aurore pour nous rassurer : les hommes armés avaient pris la fuite vers le nord, et selon eux, ils n'étaient pas prêts de revenir de si tôt dans les parages⁷ !

Cette expérience eut l'effet immédiat de mettre un terme à ma naïveté quant à l'isolement du territoire tribal et des frontières sociales qui s'élevaient à ses limites. Pour les Kasua, cette expérience portait en elle une toute autre interprétation : elle trahissait que des blancs pouvaient tuer des blancs, possibilité qu'ils n'avaient jamais observé. En d'autres termes, par cette aventure, ils considéraient que je portais également en moi la capacité de tuer. Ce que le pasteur se précipitait de revendiquer lorsqu'il en vint à m'accuser d'avoir voulu l'assassiner ainsi que son frère, autre pasteur, et ce dans l'espoir de me voir expulser de Musula, lui qui m'assimilait à une hérétique considérant mon intérêt pour la forêt et ses existants vivants et spirituels⁸. Ne disposant

⁶ Pour plus de détails sur cet engagement et ses conséquences, je vous renvoie aux articles : Brunois 1999 b, d 2010.

⁷ Plusieurs années plus tard, alors que nous organisons une réunion tribale autour de la nouvelle réserve autoproclamée, son président d'alors, Patrick Tonayé, fut agressé à la sortie par un membre de la milice de l'exploitation Rimbunam Hijau, lequel lui infligea un coup de machette sur la tête. J'organisais dès le lendemain matin son rapatriement sanitaire pour être pris en charge par l'hôpital.

⁸ Cf les articles : Brunois 1999 a, c ; 2000 ; 2010.

d'aucun témoignage concordant, ni de preuves, ses accusations tombèrent à l'eau. Reste que ses allégations confirmaient le fait que je participais bien et potentiellement du système meurtrier cette fois-ci local et non plus global : la sorcellerie⁹. Cette nouvelle donne s'avérait rapidement réelle quand mon ex-compagnon tomba malade et manifesta tous les symptômes d'une attaque sorcellaire : fièvre, amaigrissement, toux, etc. Chez les Kasua en effet, un sorcier, soit un cannibale de l'âme des autres humains kasua, s'attaque toujours à l'objet du désir de celui que l'on veut atteindre. L'état de mon ex-compagnon devenait si alarmant que nous décidâmes d'un rapatriement immédiat devant des Kasua abasourdis à l'idée que quelqu'un parmi eux attentait à nos jours. Mais contre toute attente, trois mois plus tard, nous étions de retour, en pleine forme et sans l'expression d'aucun ressentiment à l'égard de nos hôtes. Pour les Kasua, ce retour avait des effets considérables et pour nous insoupçonnables : non seulement, il les libérait de leur culpabilité meurtrière mais aussi, leur démontrait que nous avions surmonté et donc survécu à leur sorcellerie. Bref, nous étions coriaces face aux menaces de leur système mortel.

La mort de mes proches

Deux de mes proches sont décédés au cours de terrains où j'étais venue seule et où je vivais dans ma maison à la lisière de la forêt, située à l'extrémité nord de Musula. La première intervint en 2006, année qui marquait un tournant décisif chez les Kasua puisque après avoir relevé au GPS les frontières de leur territoire durant six mois, les Kasua instituaient l'ensemble de leur territoire non concédé, « Aire sauvage autoproclamée », soit préservée de toute pratique extractive comme prévue par la loi. C'est dire, si la joie, l'espoir animaient tout à chacun qui avait ardemment participé de ce projet. Nous étions certes épuisés par tous les kilomètres parcourus jusqu'au sommet du volcan Bosavi, mais notre satisfaction était bien lisible sur chacun de nos visages jusqu'au jour où une avionnette missionnaire atterrit sur la piste de Musula avec un pli qui m'était destiné. Celui-ci contenait un fax qui m'informait de la mort prochaine de ma grand-mère. Prochaine ? Non résolue à ce mot, je pressais Amos de me conduire par la piste à la station de la compagnie forestière pour pouvoir appeler mon père et comprendre ce que signifiait réellement l'adjectif « prochaine ». La communication passait mal. Il fallait répéter et répéter les mêmes gestes jusqu'à l'instant où mon père décrocha et à sa voix pleurante, je compris que ma grand-mère qui m'était mère était décédée et déjà enterrée. La colère me surprit. Je laissais cinq kinas au chinois de la compagnie et suppliais Amos de me ramener à Musula, il me fallait crier mes larmes en forêt. À notre arrivée, je m'enfuis déterminée à exprimer ma peine aux existants forestiers. La nouvelle circula rapidement auprès de tous les Kasua qui aussitôt me rejoignirent sur le mont Musula pour pleurer avec moi. Leur compassion, cette communion adoucissait incontestablement mon chagrin. Les Kasua étaient bouleversés par mon émoi, ils étaient aussi fort contrariés : « C'est terrible pour toi de ne pas pouvoir toucher son corps, voir une dernière fois son corps avant qu'elle devienne esprit et savoir ». La tragédie résidait donc selon eux dans le fait de mon incapacité à faire corps, corps à corps avec ma grand-mère, d'éprouver sensuellement sa physicalité pour être en mesure d'établir sereinement ma future relation avec elle dans l'invisible¹⁰. Cette

⁹ Aucune mort, même accidentelle ou suicidaire, n'est perçue comme naturelle chez les Kasua. La mort a deux seules origines : soit le meurtre commis par un ennemi non kasua perpétré durant les chasses aux têtes qu'ils pratiquaient avant leur conversion, soit les attaques sorcellaires.

¹⁰ Cette remarque faite par les Kasua à propos de l'absence du corps de ma grand-mère éclairait d'un nouveau jour le conflit qui opposa les Kasua à la compagnie pétrolière Philipp 66, venue en 1996 faire de la prospection. Au cours, de

préoccupation donnait sens bien sûr aux pratiques kasua lorsqu'un individu décède et que tout à chacun est amené - même de très loin- à venir rapidement toucher le mort. Je compris que cette pratique avait un double enjeu : manifester sa tristesse, mais aussi et simultanément, témoigner de son innocence quant à sa mort. En effet, si en sa présence, le corps du défunt réagit par un saignement ou un léger soubresaut, le défunt vous désigne comme son sorcier-meurtrier...

Au terrain suivant, ce fut mon ex-compagnon qui avait vécu avec moi les trois premières années de terrain qui décédait suite à un cancer du cerveau. Sa mort prit une toute autre signification pour les Kasua qui gardait de lui une mémoire très précise tant de sa personnalité que des expériences partagées durant ces longues années de cohabitation. Sa mort leur paraissait tout d'abord incompréhensible, inaccessible à leur pensée, inacceptable. De fait, son décès commençait à prendre figure au cours de nos traversées forestières quand un souvenir surgissait chez les uns ou les autres de mes compagnons: d'un seul coup, au pied d'un arbre, d'un ruisseau, d'un abri, ils s'arrêtaient, sifflaient et exprimaient le fameux « sorryo ». Immanquablement, nous commençons alors, à l'unisson, à commenter au présent le fameux souvenir en question. Puis, il fallut un ultime phénomène pour intégrer sa mort dans leurs esprits : celui de le ré-habiter dans la forêt, de l'incorporer dans la matrice forestière, vivier de toutes les énergies passées et futures, visibles et invisibles. La tâche était il est vrai fort aisée. Déjà de son vivant, les Kasua l'avait identifié au Calao noir, reconnu par sa crête de punk et son cri de félin¹¹. Aussi quand nous marchions en forêt et que l'oiseau nommé Witin nous survolait ou lancer son chant félin, tout le monde, moi comprise, s'exclamait de l'évidence : « Michel ela », « Michel est présent ». D'ailleurs, cela n'étonna personne quand on découvrit qu'un Witin s'était niché à proximité de ma demeure - fait exceptionnel car il redoute les espaces perturbés par les humains -, et me saluait de son chant à chacun de ses passages... Sa présence bousculait les reflexes nostalgiques en offrant cet immense privilège de « ne pas faire comme si » il était encore là : il était là.

La mort de mes proches kasua

Si la mort en tant qu'expérience nous rapproche des autres en partageant un même manque, une même perte de soi qu'emporte avec lui le défunt, il est indéniable que « mes morts » ont établi un fort rattachement avec les Kasua tant émotionnel qu'affectif et existentiel. À travers le partage de ces morts, nos ressemblances s'accroissaient, atténuant à chacune d'entre elles un peu plus de notre altérité. La réciproque est bien sûr toute aussi vraie et toute aussi efficiente. Depuis 25 ans, nombreux hommes et femmes kasua sont décédés, des enfants aussi. Les liens qui m'unissaient à eux n'étaient pas égaux, certains m'étaient très proches, d'autres plus lointains. Pour certains, j'appris le décès par mail ou téléphone, pour d'autres, j'étais présente, pour d'autres encore, j'en pris connaissance à mes retours sur le terrain. Tel fut le cas de la mort d'Ulubele,

leur présence, un Kasua tomba gravement malade : à la tuberculose s'était associé le paludisme. Les Kasua demandèrent à la compagnie de le conduire à l'hôpital en compagnie de son frère. Profitant d'un ravitaillement alimentaire, la compagnie accepta sans difficultés vu que l'avion vide devait de toute manière retourner à Mendi. Le malade décéda à l'hôpital une semaine plus tard. De nouveau, les Kasua exigèrent de la compagnie de rapatrier le corps du défunt et son frère, car à défaut, ils devaient charter un avion missionnaire et cela coûtait une fortune pour le clan endeillé. La compagnie refusa prétextant qu'il ne s'agissait plus d'une urgence sanitaire. Les Kasua et moi-même durent insister plusieurs jours pour obtenir gain de cause et récupérer le corps du défunt afin de le présenter à tous et organiser des dignes funérailles.

¹¹ Cette identification résultait d'une coutume qu'avait prise mon ex-compagnon de jouer systématiquement à la guitare du Jimmy Hendrix quand le pasteur traversait le village en jouant deux seuls faux accords sur sa guitare pour appeler à la messe du soir !

fondateur de Musula, leader charismatique à l'origine de la création de la piste d'atterrissage à laquelle tous les clans ont participé tant il était laborieux de couper, de dessoucher plusieurs hectares de forêt avec pour seul outil, une hache. Ulubele est celui qui m'accueillit sur ses terres et me prêta un lopin de terre proche de la forêt pour construire ma maison. Il était un homme sage, doublé d'une immense connaissance sur les origines des Kasua et leurs traditions. Il avait le rire communicatif et un visage attendrissant, le nez plissé par un coup de hache. Leader de Musula, il avait accueilli dans son enceinte les missionnaires évangélistes ainsi que leurs bonnes paroles qui présageaient que tout ce qui atterrirait sur sa piste serait envoyé de Dieu. C'est ainsi qu'il reçut avec bienveillance les fondamentalistes de la coupe blanche et leur concéda ses terres du sud contre un billet d'un kina et la promesse de voir établir une école, une infirmerie, même une université. Engagés contre la déforestation à partir des années 1995, nous parcourûmes ensemble son territoire dévasté, ses lieux sacrés bafoués. Il était décidé à agir pour le futur de ses dix enfants, ce qui le conduisit à venir avec moi à Port Moresby, lors de mon retour en France en 1997, pour rencontrer notre fameux avocat. Je profitais de cette occasion pour lui faire découvrir l'université et surtout sa bibliothèque. Sa vision l'éblouissait : tant de livres, tant de savoirs. Parmi tous ces écrits, il réalisait pour la première fois que j'avais dit vrai en me présentant à lui comme étudiante universitaire, précisant que je ne travaillais pas pour l'argent mais pour le compte du savoir et que je souhaitais faire-valoir le savoir kasua. Il m'accompagna à l'aéroport et nous nous sommes pris dans les bras, nos larmes s'emmêlaient sur nos visages, alors instinctivement comme pour nous dégager de notre trop forte émotion, nous nous sommes frottés nos nez comme le font traditionnellement les hommes entre eux, ce qui provoqua effectivement nos rires, notre ultime adieu.

En 2003, à peine débarquée sur la piste d'atterrissage par l'avionnette missionnaire, tous les Kasua qui me recevaient, s'emparèrent de mes bagages pour me conduire aussitôt devant la sépulture d'Ulubele. Sa famille attendait ce moment depuis six années car ses derniers mots me concernaient, ils m'étaient destinés. Son épouse d'une élégance toute naturelle, ses deux filles que je vis devenir femmes et ses nombreux fils dont mon ami Amos formaient un cercle autour de la tombe. Ils me prirent la main pour m'inviter à me présenter devant elle. La réalité de sa mort que consacrait cette tombe énorme située près de ses jardins que nous avons si souvent arpenté ensemble en quête de cultivars originaux, suscita immédiatement mon émoi : les souvenirs se bousculaient dans ma tête. Ulubele m'avait vu naître ethnologue maladroite et passionnée, il m'avait surtout vu grandir en surmontant tous les obstacles grâce à son réconfort, sa confiance constante. J'étais perdue dans mes pensées, me remémorant les conflits si cruels avec les missionnaires, la lâcheté de certains Kasua face à l'autorité des évangélistes, la maladie de Michel, les morts successifs, les passes d'armes violentes avec les Kaluli, ses révélations sur le rituel initiatique ou encore sa relation cachée avec les esprits du Mont Bosavi dont il était originaire comme la grande majorité des Kasua ... quand sa fille aînée m'éveilla à la réalité en prenant la parole : « Sakie¹², avant de mourir notre père nous a parlé de toi. Ses derniers mots étaient pour toi. Tu dois les entendre aujourd'hui. Il nous a dit que tu lui avais fait découvrir l'université, les livres de la bibliothèque, les savoirs accumulés. Il a dit que tu lui avais ouvert les yeux sur la dévastation de la forêt de ses ancêtres. Pour tout cela, il te vouait une grande confiance et nous a demandé que nous te

¹² Sakie est le générique d'un martin pêcheur au plumage or et turquoise dont la particularité est d'annoncer par son chant en écho l'aube et le crépuscule. En dehors de ces horaires, son chant signale la venue d'un sorcier. Son nom est devenu mon surnom quand les Kasua réalisaient que je débarquais chez eux pour enquêter dès que son chant avait résonné.

fassions aussi confiance. C'est pourquoi, toi, son enfant, il te donne les terres que tu occupes depuis le début. ». Mes pleurs n'étonnaient pas l'assemblée qui acquiesçait de la tête avec le respect que tous ses participants vouaient à ce grand homme kasua.

Ulubele réalisait-il qu'avec ses dernières paroles, il me généalogisait dans la tribu kasua en me nommant *sala*, enfant, et me territorialisant ? Je ne le saurais jamais. Par contre, suite à cet événement, un changement pris place indéniablement au sein des Kasua. Si depuis mes débuts, d'aucun m'avait intégré dans sa parentèle comme cela se faisait pour mes confrères amazoniens, la nouvelle génération des leaders kasua m'appelait désormais *ama*, mère, et leurs enfants *kouwa*, grand-mère. Ce changement de statut imposait une nouvelle responsabilité : toute mort d'un.e Kasua me concernait au premier chef car, il/elle était mon enfant ou mon petit-enfant. Et cette responsabilité ne se limitait pas à participer des funérailles et cérémonies liées au deuil mais aussi à prendre part aux conflits sorcellaires que chaque mort réanimait. Ce nouveau statut m'obligeait à parcourir le territoire kasua pour me présenter devant la tombe des kasua décédés ou d'intervenir sur le mourant pour lui prodiguer des soins et peut-être le sauver, ou en ultime recours, à organiser un vol sanitaire missionnaire.

Le dernier périple mortuaire que je réalisais en 2016, alors que ma venue était dès plus joyeuse - les Kasua avaient décidé de réorganiser mon mariage à la mode kasua -, fut incontestablement le plus éprouvant non physiquement, mais affectivement. En effet, j'étais amenée à me recueillir sur la tombe de Matew, l'un de mes meilleurs amis, avec lequel je partageais un même humour, une connivence exceptionnelle : il s'apparentait à un frère de cœur depuis le jour où il était arrivé en pleurs dans ma demeure, me confiant qu'il avait été banni de Musula, accusé de satanisme pour avoir danser le Gisala¹³ au mariage d'Amos. Nous étions en 1995, il avait à peine 20 ans, et les évangélistes fondamentalistes exerçaient leur autorité sans pitié. C'est avec lui et John que nous nous étions chargés de relever au GPS l'ensemble des lieux forestiers habités par les esprits du gibier. Combien d'heures avions-nous passé à marcher, à avoir faim, à attendre jusqu'au soir un signe d'un esprit assis sous un arbre géant, à éclater de rire quand nous réalisions avec réflexivité dans quel suspens nous nous engagions jusqu'à la nuit venue ou encore quand nous finirent par trouver dans les failles étroites de la région karstique, les excréments d'un esprit redouté de cette région ! Matew et sa petite famille comme John et la sienne m'accompagnaient dans toutes mes expéditions forestières pour s'assurer de mon bien-être et savouraient nos rires et notre complicité. Ils s'étaient également engagés dans la création de la réserve autoproclamée et dans sa gestion, continuant à réaliser seuls les relevés au GPS pour les différents clans. Matew était devenu d'ailleurs le deuxième président de la réserve par vote majoritaire. Tout cela expliquait que pour les Kasua, sa mort¹⁴ avait pour moi un goût plus qu'amer et que spontanément, j'allais m'enquérir de ce qui avait pu provoquer son décès soudain. Il apparaissait que son nouveau statut de président de la réserve avait participé de l'attaque sorcellaire mais pas seulement. Selon l'enquête, il était également victime du comportement d'une de mes étudiantes (considérée par les Kasua comme ma fille) qui avait eu une relation amoureuse illicite avec un Fasu dans le village voisin. Sa mort m'impliquait donc, suivant la règle déjà précisée qu'un sorcier attaque toujours l'objet du désir : ici, mon ami. J'étais déboussolée comme anéantie par la complexité qui présidait aux dernières heures de la vie d'un.e Kasua. Dans ces circonstances précises, il m'appartenait de participer de l'achat d'un cochon et je décidais également de subvenir

¹³ Danse au tambour à sablier.

¹⁴ Il va sans dire que je perdis d'autres ami.e.s kasua depuis 1994 et je pense particulièrement à Keseyo, Abue, Simiyano, Lemes, Nawa, Bibie, Egi (enfant de la forêt à qui je dédiais ma thèse)...

aux besoins scolaires de ses deux enfants. Une cérémonie Balo allait se tenir, et bien sûr, John, son frère clanique, le meilleur des performeurs kasua, avait à cœur de retracer la vie de son ami, de ramener à la vie sa mort ou inversement, ne manquant aucun détail susceptible d'émouvoir l'assemblée des spectateurs dont je faisais partie. Et quel bonheur d'avoir pu pleurer en communion la mort de cet homme si apprécié pour son goût jovial de la vie.

Après son décès, tous ses frères claniques et alliés quittèrent Musula, où le sorcier avait été identifié, pour réhabiliter leur village ancestral, Iwatubu situé à cinq heures de marche de là, au bord de la rivière Turama. C'est également dans ce hameau que je me suis fixée lors de mes autres terrains.

Ma mort prochaine !

Depuis toutes ces années, depuis toutes les morts partagées, je suis aujourd'hui nommée *Kebeaflo*, vieille flo, signifiant mon âge avancée comme ma vulnérabilité¹⁵, mais aussi le fait que je relève désormais de cette génération antérieure - les anciens- qui a largement disparue de leur tribu, non de notre mémoire collective. Cette condition prédispose mes compagnons et compagnes à être très attentifs à mes faits et gestes comme à tous nos gestes partagés, ce qui rend le rapport à notre vie commune très dense, formidablement intense. L'expérience du flash back cinématographique à Mont Hagen en compagnie de John, Ela: et Amos m'a offert l'opportunité de comprendre les raisons de cette culture de l'attention exacerbée chez cette population¹⁶. Par celle-ci, les Kasua préparent et se préparent à la mort en restituant sa vie. Et s'ils s'appliquent à se remémorer les moindres détails de notre vie quotidienne, c'est dans l'intention de performer un soir une analepse cérémonielle relatant le parcours d'une ethnologue qui a grandi et vieilli sur leurs terres forestières.

Bibliographie

Brunois. F. 1998. « Une concession d'exploitation forestière révisée et revisitée par une tribu papoue ». *APFT News* 6. Bruxelles

Brunois F. 1999 a. « The ecological impact of the Waxoi Guavi Company's logging exploitation on the territory and society of the Kasua people » .Vol. 4. APFT WORKING PAPER. Bruxelles: APFT-ULB.

Brunois F. 1999 b. "In Paradise, the forest is open and covered in flowers," in *Expecting the Day of Wrath. VERSIONS OF THE MILLENIUM IN PAPUA NEW GUINEA*, vol. 36, NRI Monograph. Edited by C. K. Schmid, pp. 111-131. Port Moresby: The National Research Institut in association with APFT.

Brunois F. 1999 c. "Les Papous à l'Âge du Bois," in *NATURE SAUVAGE, NATURE SAUVÉE ? ECOLOGIE ET PEUPLES AUTOCHTONES*, vol. 24-25, Ethnies Documents, pp. 39-53. Paris: Peuples autochtones et développement/ Survival International.

Brunois F. 1999 d. « Y-a-t-il toujours une place ou de la place pour un ethnologue et si oui, à quel prix ? », *JOURNAL DES ANTHROPOLOGUES* 76:93-113.

Brunois F. 2000. "Rôle des recherches ethnoécologiques dans la préservation des forêts tropicales de la Papouasie Nouvelle-Guinée," in *L'HOMME ET LA FORÊT TROPICALE*. Edited by Bahuchet.S, Bley.D, Pagezy.H, and Vernazza-licht.N, pp. 455-467. Grasse: Éditions de Bergier.

¹⁵ Lors des avant derniers terrains, je subis deux infections pulmonaires qui m'avaient contrainte à rester alitée sous ma moustiquaire durant un mois puis à écourter mon séjour.

¹⁶ Cette culture de l'attention s'applique à l'ensemble du monde forestier en général et ses co-habitants.

BRUNOIS F. 2008. LE JARDIN DU CASOAR, LA FORET DES KASUA. SAVOIR-ETRE ET SAVOIR-FAIRE ECOLOGIQUES DES KASUA DE NOUVELLE - GUINEE. Collection Chemins de l'Ethnologie. Paris: Éditions CNRS-MSH.

BRUNOIS F. 2010. « When the Dream Experience Constitutes an Epistemological Obstacle to the Christianization Process of the Kasua Relationship to the Forest (Papua New Guinea)», ASIA PACIFIC FORUM, 48. Special Issue: Christian Polymorphism in Oceania (directed by J.Robbins), Taiwan, p: 31-50.